

proposed to transfer some private resources to the state and to workers, but because it sought limits on the economic power of entrepreneurs and businessmen.

Beyond these political and ideological conflicts, the reform coalition was stymied by the uneven development of France's economy. By 1907 a powerful factory sector employing some 42 percent of the industrial/manufacturing labour force had grown up in the Paris Basin, the North, and the Rhone-Saône Valley. But these large-scale firms constituted only 1.3 percent of the nation's manufacturing and industrial establishments. *Ateliers* staffed by fewer than five workers still accounted for 85 percent of all manufacturing enterprises. The political consequences of this economic situation were devastating to reformers. On the one hand, proposals that some large-scale factory owners could accept — namely old-age pensions and the six-day week — encountered violent opposition from small manufacturers and *commerçants* concerned about their fragile profits. But on the other, attempts to regulate conditions in the factory encountered resistance from industrialists while finding ready acceptance from small businessmen hostile themselves to large enterprise.

In this context, virtually every project for change offended someone, and capitalists large and small possessed the means to have their way. The former relied on their wealth and their strength in the Senate, the latter on their heavy influence within the Radical Party. Moreover, when labour conflict intensified between 1906 and 1909 the chances for reform became weaker still. Confronted with mounting labour militancy, property owners united around the sole means of insuring social peace on which they could all agree: repression. In the absence of a consensus for reform, the hopes of Bourgeois gave way to the muscle of Clemenceau.

Still, as Stone makes clear in her admirable conclusion, the reformers had not failed completely by 1914. Some welfare legislation managed to see the light of day, and simply by virtue of existing these new laws, however enfeebled, opened the way for the more significant changes to come.

Edward Berenson
University of California, Los Angeles

* * *

REX A. WADE — *Red Guards and Worker's Militias in the Russian Revolution*. Stanford, California, Stanford University Press, 1984, 391 p.

Comme le titre l'indique, l'ouvrage de Rex A. Wade, de l'université d'Hawaii, porte sur l'histoire des milices ouvrières et des Gardes rouges dans la Révolution russe de 1917. L'auteur démontre l'importance stratégique de ces groupes de travailleurs armés dans un contexte où la société russe se désintègre, où le pouvoir devient chaque jour plus faible et où le gouvernement ne peut compter sur l'armée ou la police pour se maintenir.

Beaucoup plus qu'une description des bandes armées et de leur rôle, le volume de Wade vient alimenter la question si largement débattue par les historiens du rôle de la spontanéité et du leadership dans la révolution russe. Tout en défendant sans équivoque la thèse de la spontanéité, l'étude n'en souligne pas moins la grande complexité des relations entre les aspirations et les initiatives populaires, le poids des idéologies politiques, les tentatives de contrôle ou d'influence des partis et la volonté des travailleurs d'obtenir des leaders un support politique et la défense de leurs intérêts. L'étude fournit également un éclairage important sur le mouvement de radicalisation des masses de février à octobre 1917 et sur l'analyse des niveaux intermédiaires du leadership politique.

L'ouvrage se divise en deux parties. La plus importante qui comprend neuf chapitres se concentre sur Pétrograd. Nous y suivons, de février à octobre, la formation des milices ouvrières, l'émergence des Gardes rouges, les péripéties et les modalités de leur organisation, leurs caractéristiques sociales et politiques, de même que leur rôle dans les journées d'Octobre. La seconde partie élargit l'analyse à Saratov et Kharkov, deux villes choisies à la fois pour des motifs géographiques,

pour leur taille à peu près comparable et pour des raisons de disponibilité documentaire. Un dernier chapitre fait ensuite un tour rapide de l'Empire russe pour dégager très globalement les nuances régionales et les points de ressemblance et de dissemblance les plus significatifs. Enfin, un épilogue situe brièvement la destinée des gardes rouges après Octobre. Le texte est complété par une bibliographie très spécialisée, par un index onomastique et analytique, de même que par huit pages de documents photographiques.

Immédiatement après février 1917 s'était posé le problème de la reconstitution d'une force policière. Imprégné des souvenirs de répression des travailleurs, le Soviet obtint alors du Gouvernement provisoire de remplacer la police traditionnelle par des officiers élus et responsables devant les autorités locales. Dès le début de mars cependant, l'auteur constate l'existence de deux milices : une première créée par l'administration de la ville pour la protection de l'ordre public, et une seconde créée spontanément par les ouvriers au moment de la Révolution visant également la protection des individus mais orientée surtout vers la défense des intérêts des travailleurs. Sans organisation centrale, rattachés à la base aux comités d'usine, ces groupes d'ouvriers armés refusèrent en général de se dissoudre dans la milice municipale et continuèrent de coexister avec elle. C'est de leur sein qu'émergea la fameuse Garde rouge.

C'est en effet sous la bannière de Garde rouge qu'un article de la *Pravda* du 18 mars avait appelé les travailleurs à se regrouper en armes alliant les idées de défense de la révolution, de préservation de la liberté du peuple et de nécessité du peuple en armes. Une conférence du 28 avril 1917 proposa une organisation centrale de Gardes rouges, mais la tentative avorta à cause de la vive opposition du Soviet (à majorité menchevik) qui craignait la manipulation des bolcheviks et croyait ainsi les priver d'une source majeure d'influence. Malgré ce premier échec, au fur et à mesure du discrédit du Gouvernement provisoire et de la dégradation de la situation économique, Wade fournit les preuves que la montée du mécontentement social s'accompagna chez les masses d'un sentiment d'urgence à s'armer et de la certitude que le problème de la défense des intérêts des ouvriers ne pourrait se résoudre autrement que par la force. L'affaire Kornilov, à la fin du mois d'août, vint renforcer cette détermination des travailleurs à se procurer des armes. Le recrutement des milices monta alors en flèche, de même que la saisie d'armes, si bien qu'en septembre et octobre 1917, l'entraînement à leur maniement faisait généralement partie de la vie des usines de Pétrograd.

L'auteur estime à un minimum de 20 000 hommes — le pourcentage de femmes ne dépasse pas 2 % dans la capitale — les effets des groupes populaires armés à la veille de la Révolution d'Octobre. Majoritairement jeunes, c'est-à-dire âgés de moins de vingt-cinq ans, sans obligations familiales, ces hommes appartiennent à 96 % au monde ouvrier et disposent de beaucoup d'armes. Malgré une sympathie générale pour les partis socialistes, une majorité de militants n'appartient à aucun parti. Cependant, par leur attitude méfiante à l'égard des préoccupations populaires et leur incapacité à percevoir la signification d'organisations locales spontanées largement supportées par la population, les socialistes modérés ont contribué à évincer un leadership plus modéré en laissant le champ libre aux bolcheviks. Ces derniers jouiront donc d'une influence croissante au niveau du leadership et ce d'autant plus facilement que les leaders bolcheviques locaux et les bandes armées avaient déjà développé à la base des liens étroits à cause de leur orientation radicale commune. Quand en octobre, le parti bolchevique réussira le transfert de « tout le pouvoir au Soviet » par la révolution, ce sera avec l'appui total des organisations armées de travailleurs.

L'impact psychologique de ce soutien massif a, selon Wade, exercé une influence importante sur l'armée et la victoire bolchevique. Sans surestimer l'implication militaire des milices ouvrières et des gardes rouges, car il reconnaît le rôle essentiel de la garnison, l'auteur est néanmoins convaincu que le rôle joué par ces derniers dans les journées d'Octobre est beaucoup plus important que celui qui leur est généralement attribué par les historiens occidentaux.

L'exemple de Pétrograd a, avec certaines nuances, servi de modèle pour la formation de groupes de travailleurs armés et de Gardes rouges dans tout l'Empire russe. Comprenant environ 200 000 membres sur l'ensemble du territoire, ces bandes armées constituent un bon véhicule pour examiner la diversité et les similarités dans le processus révolutionnaire en Russie, de même que le degré d'intensité politique des aspirations populaires. Selon les niveaux d'industrialisation et d'ur-

banisation, les nationalités concernées et la force respective des différents partis politiques, les caractéristiques sociales des groupes, leur mobilisation et leur rôle concret dans les événements révolutionnaires ont varié. Partout cependant, l'auteur observe un recours aux armes spontané et massif avec les objectifs communs à tous de défense de la révolution et des intérêts des travailleurs.

Après Octobre, le nouveau rôle de défenseurs de l'Etat et de l'ordre assigné aux Gardes rouges va à l'encontre de leur caractère et de leur structure. En effet, ces milices spontanées, autogérées et essentiellement axées sur des intérêts locaux (l'usine), avaient toujours été hostiles à l'autorité politique établie. Ces caractéristiques les prédisposaient donc mal à devenir les supporteurs du système politique existant. Leur sort a finalement été lié directement au grand débat sur le type de force armée permanente dont le nouvel État devait se doter et, malgré des résistances importantes, les circonstances ont fait qu'elles ont été pour ainsi dire incorporées à l'Armée rouge au printemps 1918.

L'ouvrage repose sur une abondante documentation de première main et incorpore les résultats de plusieurs travaux russes récents. Une critique serrée des sources, particulièrement complexe dans le cas soviétique, caractérise également la démarche de l'auteur.

Wade s'inscrit avec cet ouvrage dans la foulée de plusieurs autres qui s'intéressent aux masses dans la Révolution russe, tels ceux de Diane Koenker, (*Moscow Workers and the 1917 Revolution*, Princeton, 1981) et de S.A. Smith (*Red Petrograd Revolution in the Factories, 1917-1918*, Cambridge, 1983). L'auteur réussit particulièrement bien à situer les milices ouvrières et les Gardes rouges dans le réseau plus large des autres organisations ouvrières (comités d'usine, de partis, soviets, syndicats), ce qui permet de reconstituer les liens horizontaux entre travailleurs plutôt que les liens verticaux entre les leaders et les masses plus souvent illustrés par les historiens (voir par exemple J. Keep, *The Russian Revolution, A Study in Mass Mobilization*, New York, 1976). Wade sait également reconstituer les liens dans le temps reliant les Gardes rouges de 1917 à ceux de 1905 dont le rôle a selon lui, laissé des traces profondes dans la mémoire collective.

On peut aussi apprécier chez l'auteur un sens des nuances qui colle aux réalités régionales et permet d'apporter des distinctions substantielles aux interprétations traditionnelles, par exemple sur les relations complexes entre le Parti bolchevique, les aspirations des travailleurs et le concept de pouvoir soviétique.

Dans l'ensemble donc, une étude bien documentée, prudente et intelligente qui malgré son aspect spécialisé, et peut-être à cause de lui, fait mieux comprendre la psychologie sociale de la Révolution russe et les processus révolutionnaires en général.

Christine Piette
Université Laval

* * *

PAUL WEINDLING, ed. — *The Social History of Occupational Health*. London: Croom Helm, 1985. Pp. 267.

The Social History of Occupational Health is a conference volume generated by Britain's Society for the Social History of Medicine and edited by Paul Weindling of Oxford University's Wellcome Unit for the History of Medicine. According to the dust jacket, it is the first published work on health hazards and work-related diseases explored "from the perspectives of social history." Without anywhere explaining precisely the methods, assumptions and political objectives of this "social history," the book offers thirteen generally related papers by British and German scholars the majority of which were originally presented at a 1983 conference on the "History of Occupational Medicine" held in Portsmouth, England, the remainder having been written specifically for inclusion in this volume.

The broad themes of the book are laid out in introductory essays by Weindling and Alfons Labisch, a German scholar who is co-director of a collaborative project on the history of occupational